

Chili: CARNET DE ROUTE

I - PRINTEMPS TARDIF A SANTIAGO

Santiago du Chili, 1er Octobre. C'est un peu comme Grenoble en Mars. La nuit est à l'hiver, le jour à la brume, à la pollution, et parfois une éclaircie qui d'un coup fait transpirer les corps sous les tristes costumes marrons, les pauvres uniformes des lycéennes, fait éclater les bourgeons. Dans un mois ce sera un pays tropical mais pour l'heure les formidables barrières des Andes encerclent la vallée de blancheur. Un Grenoble de 4 millions d'habitants qui s'étendrait de Vizille à St Geoirs, avec une division sociale implacable de l'espace qui s'ordonne au long du torrentueux Rio Mapocho. A l'Est, dans le cul-de-sac de Las Condes, un immense quartier de résidences, plus beau, plus propre que Neuilly. A partir du Centre, la Vallée s'élargit vers l'Ouest, le Nord, le Sud, en une gradation de quartiers vieilliss pour classes moyennes, de "poblaciones" ouvrières, de "compomentos" pour les derniers arrivés de l'exode rural, à une heure de route.

La poblacione n'est pas un bidonville. C'est déjà du "dur", brique et bois, avec l'éclairage, et des voitures.

Parfois l'Etat a distribué des lopins avec au centre un module sanitaire (cuisine/toilettes) à charge pour les habitants de construire le reste, en toile, en pisé, en bois, en brique: le temps durcit la cité de transit. Cette généalogie est aussi une géographie: plus c'est loin, plus c'est mou, et boueux. Mais on ne trouve pas de "favellas" comme au Brésil. Le Chili tombe de haut: par bien des aspects, il était plus développé que la France en 1950, et la majorité des habitants de Santiago a fini ses études secondaires. Mais voilà: le "golpe" a frappé en 1973, et dans les poblaciones la règle est que les enfants soient moins instruits que les parents. Un demi-siècle de progrès social, d'industrialisation par substitution d'importation, d'Etat-Providence tombe doucement en ruine. L'Etat se retire, fait autre chose, enrichit quelques uns, ailleurs: dans l'agro-exportation moderne, dans ce capitalisme rural qui a profité des réformes agraires de Frei et d'Allende. Tout n'est pas en ruine au Chili.

Il y a un an, à la Victoria, le père Dubois m'accueillait en souriant: <<Voici la Poblacione la plus subventionnée du monde>>. Par le reste du monde, évidemment: chrétiens et sociaux démocrates de tous les pays ne connaissent apparemment que cette adresse. Pas la plus misérable, mais la mieux organisée. Autour de la chambre du Père Jarland, traversée de part en part par la balle qui lui trancha la gorge,

on déménageait l'église: <<Ne faites pas attention au désordre, on prépare le 1er Mai: vous comprenez, les blessés..."

Aujourd'hui, Dubois est expulsé, l'organisation populaire bat de l'aile. On annonce une grève pour le 7 Octobre, et on s'excuse déjà de son échec. L'espérance a reculé, en un an. La mobilisation sociale qui semblait devoir culminer en Juillet 86 après l'Assemblée "de la Civilidad", c'est-à-dire de 80% de la société chilienne, en une fraîche et joyeuse insurrection pacifiste à la Cory Aquino, s'est figée devant le spectacle de la politique. La politique militaire, qui tourne progressivement à l'affrontement privé contre l'Etat. La politique politicienne, qui se prépare à l'échéance électorale de 1988. Les masses regardent. Elles ont déjà donné. On laisse faire, c'est à peine si l'on mise, pour voir.

Pas facile de comprendre pourquoi. Je suis là pour collaborer à une recherche sur la dette et faire quelques cours, dans le cadre de l'un de ces cinquante organismes non-gouvernementaux où s'est réfugiée la vie intellectuelle, alors que l'Etat est en train de casser définitivement l'université du Chili, licenciant doyens et professeurs de droite, en plein milieu de l'année scolaire. Après le boulot, tourisme politique: bouffe avec des féministes, des syndicalistes, des

conseillers de l'église, rencontres avec la direction du PS, un communiste dans sa cabane, visite de poblaciones avec Médecin du Monde, gueuleton de 1000 couverts pour l'anniversaire du Saint Tonton de la Nation, le Cardinal Raul Silva Henriquez, inauguration du Comité pour les Elections libres à la Poblacion de la Florida: chaque jour il se passe quelque chose à Santiago, mais la mayonnaise ne prend pas. Pourquoi ?

Alain LIPIETZ

Prochains épisodes: Le rocket et le complet veston - L'Eglise entre mitre et béret basque - Le syndicalisme éclaté - De nouveaux médecins aux pieds nus - La femme est l'avenir du Chili.

PRINTEMPS TARDIF A SANTIAGO

II - LE TROIS-PIECES ET LE ROCKET

Le petit homme s'agite depuis un moment sur l'estrade. Costume trois-pièces sombre, un rad.-soc hispanique. Il en a l'élégance et l'éloquence. Nous sommes au meeting de formation du Comité pour les Elections libres de La Florida, immense "poblacione" de plus de 100 000 habitants, avec du pavillonnaire en dur (pour les classes moyennes) et du baraquement de bois. La réunion se tient dans une salle paroissiale, naturellement. La grande salle est à moitié vide: quelque deux cents personnes, bien représentatives, des jeunes cadres aux femmes prolétaires, indiennes avec leurs enfants. On écoute, poliment. On a d'abord applaudi poliment les délégués de tous les partis de ce cartel: de la Gauche Chrétienne à la Démocratie Chrétienne en passant par les deux MAPU, les deux Partis Socialistes, mais pas le PC. A côté de moi il y a pourtant un vieux communiste avec qui je suis venu, à pied, de sa misérable baraque. Mais l'orateur principal, qui dévide son discours sur la démocratie-garante-de l'unité-de-la-Nation, c'est le quatrième personnage de la Démocratie Chrétienne, fer de lance de cette coalition "électorale" dit mon voisin. Eux, les communistes, sont pour des élections "démocratiques", après le renversement révolutionnaire de la dictature. Nuance !

A voir l'attitude de la salle, cette stratégie électorale, concocté dans les bureaux d'avocats qui servent de couverture transparente aux partis, avec pignon sur rue dans le centre-ville, ma foi, les gens veulent bien voir, mais ne sont guère prêts à miser pour voir. Il faut dire que le ticket est cher.

Officiellement, il y a des élections l'an prochain. Ça consistera à voter "oui" ou "non" au candidat proposé par la junte militaire (et Pinochet pense bien que ce sera lui). Pour voter, il faut s'inscrire sur de nouvelles listes électorales. Taxe et transport compris, ça coûte une journée de salaire ouvrier. Le Comité National pour les Elections Libres récuse ce référendum, mais doit convaincre les gens de s'inscrire. <<Pour des élections qui n'auront pas lieu ? ! - Mais ça permettra toujours de voter au référendum...>>. Bref, il faut déjà se rabattre sur une ligne de défense en retrait. Et si le candidat officiel n'était pas Pinochet ? Il faudrait une fracture dans la junte et dans la droite, qui existe vraisemblablement, mais ne s'exprime pas (sauf de temps en temps des rumeurs de candidature civile).

Pourtant, Pinochet a contre lui 80% de la population, l'Aviation, la Marine et sans doute la Gendarmerie, et

l'Ambassadeur des Etats-Unis qui ne rate jamais l'enterrement d'une victime des escadrons de la Mort. Il devrait tomber, il aurait dû tomber l'an dernier, avec Baby Doc et Marcos. Mais voilà. Sa dictature n'est pas une dictature collective des forces armées (qui tombe quand celle-ci se divise, à l'Argentine ou à la Grecque), ni une dictature individuelle (contre qui les Etats-Unis peuvent envoyer in extremis, l'armée, quand le mécontentement populaire devient explosif). C'est un homme seul mais qui contrôle absolument l'Armée de Terre. Et à elle seule, elle peut vaincre les trois autres armes. Elle a déjà une fois maté l'Aviation.

Alors ? le soulèvement populaire non-violent (ou pas trop violent) ? Mais c'est justement ce qui a rythmé les années 84-86: les "protestas", culminant en Avril dans l'Assemblée générale de la Société Civile, vrais Etats généraux regroupant toutes les organisations professionnelles (y compris les fameux transporteurs routiers), les organisations de masse, les syndicats. Ils ont élaboré un beau programme de transition démocratique. Et puis la dictature a mis en prison tous les "meneurs", et les masses n'est rien pu faire. Une "protesta", ça coûte quand même quelques morts, une journée de salaire, et vingt kilomètre à pieds le ventre creux: on ne peut en faire tous les jours.

PRINTEMPS TARDIF A SANTIAGO

III - L'EGLISE ENTRE MITRE ET BERET BASQUE

Nous sommes plus de mille dans cette salle de banquet. Le Tout-Santiago est là. Tout. Les chefs de la Démocratie Chrétienne et ceux de la Gauche Chrétienne, les syndicalistes et les journalistes, et toutes les grandes familles des beaux quartiers qui ont un pied du côté du pouvoir et un pied dans la guérilla. Il y a surtout les jeunes cadres des organisations de masse chrétiennes, formés dans années de la résistance à la dictature, le seul "corpus" vraiment nouveau d'une gauche qui à part ça n'a presque rien appris ni rien oublié dans son exil. Une immense banderolle souhaite un "bon anniversaire des 80 ans à Raul", que la fresque dépeint en paysan madré à béret basque. Entre Raul, Silva Enriquez de son nom, cardinal-archevêque de Santiago au moment du coup d'état de 1973, et maintenant à la retraite, même du conclave vatican. La foule, levée, scande <<Ra-ul ! A-mi-go ! El pue-blo 'sta con-ti-o ! >> (Raoul, ami, le peuple est avec toi : air connu). On se rassoit. Mon voisin de gauche, dirigeant socialiste et bouffeur de curé, essuie presque une larme : <<Ah! quel candidat se serait, face à Pinochet ! Du MIR à la DC, il aurait tout le monde ! >>.

On mange, les orchestres jouent les cantiques-militants soft du christianisme de gauche international, avec une touche andine. Sur un refrain plus endiablé, la foule scande <<Va caer ! >>, il va tomber (Pinochet) ! Ma voisine de droite, qui a "fait" son exil en Espagne (il y aurait plus d'un feuillet à écrire sur la "crise des retours d'exil") me demande : <<Sais-tu pourquoi les Espagnols ont l'index court ? (Tapotant de l'index sur la table) Parce que pendant 40 ans ils ont dit: c'est cette année, cette année, qu'il va tomber, Franco ! >>

Dessert - Raul monte à la tribune. D'une vigueur à faire pâlir notre Tonton national, son cadet de 10 ans, il chauffe l'assistance : <<Je ne croyais pas être un Saint, mais en voyant ce peuple rassemblé je me pose des questions... On ne résoud pas les problèmes de la société en la faisant marcher au pas... Il faut maintenant discuter, que les partis se mettent d'accord, fassent passer d'abord l'intérêt de la patrie>>.

Le lendemain soir, je dîne avec un avocat, ancien du MAPU, "intermédiaire" entre l'Église et le monde politique laïque. <<Les partis devaient prendre la balle au bond, me dit-il. Le cardinal Raul est le seul homme qui fasse au Chili la quasi-unanimité. Il incarne la Nation. Mais Jean Paul II ne l'autorisera pas à être candidat, ou à faire campagne pour le Non. Qu'il soit d'abord chargé de dégager un compromis

national: Pinochet le refusera, le cardinal sera alors automatiquement investi comme son adversaire>>.

Je demande ce qu'est devenue l'Eglise sous la dictature. Il m'explique qu'elle était d'abord pour le coup d'Etat, "comme 60% des Chiliens". Sauf le Cardinal Silva Enríquez, qui a fait tout ce qu'il a pu pour l'éviter. Puis l'Eglise a été choquée par la terrible répression, l'interdiction de la D.C. Enfin, le pape Paul VI a convoqué tous les évêques. Obsédé par le précédent de Pie XII, le pape fasciste, il leur déclara <<Le monde nous jugera sur votre attitude en face de Pinochet. Vous passez tous dans l'opposition>>.

Disciplinés, les évêques sont rentrés, affronter une dictature tricéphale : les militaires, les technocrates ultralibéraux (les "Toucans") et... les civils catholiques intégristes, partisans de Mgr Lefebvre. Raul à leur tête, ils ont construit des réseaux de solidarité (le "Vicariat"), recherché les prisonniers, aidé leurs familles, fait du travail de masse dans les poblaciones, édifié des organisations populaires... Et aujourd'hui l'Eglise est engagée à gauche, jusqu'au cou. Le Fig-Mag a raison: chaque sous donné au Comité Catholique contre la Faim et versé au Chili, est versé à la subversion: car l'Eglise de base est la subversion,

car lutter contre la faim, dans le Chili de Pinochet, c'est être subversif.

Malheureusement vint Jean Paul II, qui nomma Fresno pour successeur à Raul. Un prélat. <<La meilleure table de Santiago>>, c'est tout ce qu'on peut en dire. Et les principaux évêques du Chili vont bientôt devoir être renouvelés. La tentation est forte, au Vatican, d'une reprise en main par le biais de ces nominations. <<Et si cela se passe ? - Alors il y aura une coupure dans l'Eglise, entre "celle d'en haut" et "celle d'en bas". Comme au Nicaragua>>.

Alain LIPIETZ

* La précédente livraison de notre feuilleton <<Printemps tardif à Santiago>> est parue dans le n°02. Préparé au retour de mon voyage au Chili, en Octobre, elle est parue au lendemain de la grande manifestation convoquée par l'Assemblée de la Société Civile, regroupant aussi le PC, pour les élections libres. Il s'agit de développements positifs, que l'article ne laissait pas espérer. Cette mésaventure journalistique souligne les limites d'une expérience de "numéro zéro", et ce qui la sépare d'une vraie publication quotidienne.